L'Ambulancière.

[illegible] pendant l'atroce hiver [illegible] avait vu s'écrouler l'em[illegible] Sedan avait capitulé à [illegible] Les Allemands marchaient sur Paris, [illegible] la ruine [illegible] sur leur passage. A quatorze siècles de distance, Attila revenait.

Les hommes firent leur devoir. Les femmes aussi.

Ce furent elles [illegible] dont les dévouements sublimes permirent d'établir les ambulances, les hôpitaux de campagne, les services de l'arrière où l'on évacuait les blessés des grandes hécatombes. Car tout cela fonctionnait à merveille, mais sur le papier seulement, et sans l'abnégation et le courage des femmes, on frémit à la pensée de ce que seraient devenus les milliers et les milliers de blessés abandonnés sur le champ de bataille.

Des femmes de tête et de cœur se rencontrèrent partout pour remplir la divine mission de sœurs de charité volontaires. Partout où l'on disposait d'un peu de place, on installait une ambulance. Tout château était devenu hôpital.

Dès que les premières nouvelles des désastres ne laissèrent plus de doute sur la possibilité d'une invasion, Mme la comtesse de Littry mit à la disposition de l'autorité militaire le château qu'elle habitait aux environs d'Epernay, dans cette vallée de la Marne qui s'ouvrait comme une grande route devant l'envahisseur. On y installa quarante lits.

Il y en eut partout, dans les chambres, dans la salle de jeu et dans la salle de billard. Mme de Littry, secondée par ses trois domestiques femmes, deux médecins et quelques Frères de la Doctrine chrétienne, se fit ambulancière. Le drapeau de Genève, l'étendard de la Croix Rouge, flotta sur le fronton; c'était comme si l'on y avait écrit en lettres rouges : "Ici l'on souffre."

Et ils n'étaient pas seuls à y souffrir, les malheureux blessés qui y gémissaient et y mouraient. La noble femme qui leur prodiguait ses soins et ses consolations aurait eu bien besoin elle-même d'être consolée. Veuve depuis longtemps, elle n'avait qu'un fils, un grand et beau jeune homme de vingt cinq ans, dont elle était fière et qui vivait avec elle au château. Dès les premiers revers, Jacques de Littry s'engagea dans un corps de francs-tireurs; sa mère n'essaya pas de le retenir; la France avait besoin de tous ses enfants. Elle lui donna sa bénédiction et il partit.

Il ne revint jamais.

Trois semaines après son départ, un des hommes de son corps, blessé dans une de ces rencontres avec l'ennemi, où, cruellement inférieurs en nombre, les français avaient toujours le dessous, fut amené à l'ambulance du château. Il apportait, avec la nouvelle d'une défaite de plus, celle de la mort de Jacques de Littry, tué dans la bataille, sous ses yeux, et dont le corps n'avait pu être retrouvé, tant avait été brusque la retraite, rapide le mouvement en avant des Allemands.

La vicomtesse montra une force d'âme surhumaine. Elle prit le deuil, mais, si elle pleura, ce fut seule, sur son prie-Dieu, devant l'image de Celui qui souffrit tant et que comprend toutes les souffrances. Pas une heure, pas une minute, elle ne cessa de s'occuper des blessés, de veiller nuit et jour dans la salle qui lui avait été assignée par les docteurs; aucun des malheureux étendus là ne put lire sur sa figure le profond désespoir dont son cœur maternel était envahi.

On recevait à l'ambulance tous les blessés, à quelque nation qu'ils appartinssent. Français ou Allemands y étaient également soignés; il n'y avait plus là d'ennemis ni d'amis, mais de pauvres êtres douloureux, des fils, des frères, des pères, qu'il s'agissait de panser, de veiller, de soulager, de sauver. Combien peu, hélas, on sauvait!

C'était un dimanche soir. On avait apporté dans la journée deux artilleurs français et un soldat allemand, un Bavarois à la carrure athlétique, à la grosse barbe rousse. Celui-là avait un coup de sabre dans l'épaule et une jambe écrasée. Il fut placé dans la salle de Mme de Littry, où étaient déjà cinq autres blessés.

Le Bavarois opéré, pansé, couché, la triste veillée commença. Ah! elles le connaissait, ces nuits, ces longues nuits passées au chevet des mourants, à la lueur de la veilleuse indécise, dans cette odeur d'hôpital qui serre le cœur, ces longues nuits troublées seulement par les gémissements ou les délires!

Vers minuit, d'une petite pièce voisine, le docteur l'appelait à voix basse. Il s'agissait de dresser la liste des vêtements et des objets trouvés sur chacun des blessés amenés dans la journée. On en faisait ensuite un paquet, auquel on donnait un numéro, correspondant à celui du malade. Grâce à cette formalité, on pouvait, si l'homme entrait en convalescence, lui rendre ses effets, lors de sa sortie; s'il mourait, les faire parvenir à sa famille.

Sous la dictée du médecin, la comtesse écrivait. Ce fut le tour du Bavarois. Après avoir détaillé les différentes pièces de l'uniforme, la gourde, la pipe, le couteau, vint la montre.

"Une montre en or, à remontoir, avec sur la cuvette les initiales J. L."

La comtesse tressaillit à cette vue; la plume s'échappa de ses doigts.

—Mais c'est "sa" montre, s'écria-t-elle! C'est la montre de mon pauvre cher enfant, docteur!

Et, s'emparant de l'objet avec une vivacité irrésistible, elle l'approcha de ses lèvres et la baisa tendrement.

—Mon pauvre Jacques, mon pauvre Jacques. Ils t'ont tué! Ils t'ont volé! Oh! les misérables!

C'était la première fois qu'une parole de colère sortait de sa bouche.

—Est-ce tout?

—Oui, madame. Ah! pardon. Veuillez écrire encore ceci: un porte-monnaie en cuir de Russie, avec, dessus, en lettres d'argent, les initiales J. L.

—Mais c'est le sien! C'est celui que je lui avais donné pour sa dernière fête! Oh mon Dieu, soyez-béni, vous qui me rendez les chères reliques de mon fils bien aimé! Et, jalousement elle emporta les deux objets et retourna prendre sa place à la petite table où brulait la veilleuse dans la salle des blessés.

Oh! qui dira le regard de lionne meurtrie que jeta cette mère sur le lit où gisait le meurtrier de son fils! Qui dira ce qu'il y avait de sombre horreur, de muette imprécation, dans ce regard inconsolable, inexorable!

Elle s'assit, et, après l'avoir couverte de baisers, elle ouvrit la bourse.

Elle contenait quelque menue monnaie et deux billets de cent francs, que le nouveau propriétaire n'avait pas eu encore l'occasion d'entamer.

A ce moment, une voix rauque s'éleva du lit du Bavarois. Le malheureux, en proie à une fièvre ardente, demandait à boire.

La mère désolée ne bougea pas. Souffre, malheureux qui as tué mon fils. Non, tu ne boiras pas.

Lui aussi a eu soif, peut-être, sur la terre dure de gel, dans la nuit implacable, lui aussi a crié à l'aide; et personne n'est venu à sa voix, et il est mort, mort loin de sa mère, mort sans une goutte d'eau, sans une parole amie. Non, tu ne boiras pas. Souffre, souffre, pour tout ce que mon Jacques a souffert, ce que tu lui as fait souffrir.

Et elle continua, impassible, à examiner ce que contenait le porte-monnaie.

Et, dans une petite pochette du milieu, il y avait un papier plié en quatre. Elle le déplia soigneusement, et les yeux brouillés de larmes, elle lut:

"Mon Dieu, je remets mon sort " entre vos mains. Je me recommande à votre miséricorde divine. Si vous le permettez, " je reviendrai auprès de ma " mère adorée. Si je suis tué, "c'est vers elle qu'ira ma dernière " pensée. Que votre sainte volonté soit faite. Donnez-lui du " courage et la force de pardonner comme je le fais moi-" même."

"—Trinken, trinken", suppliait l'Allemand, en se retournant sur sa couche.

Pâle et grave, la comtesse se leva, prit le vase où se trouvait la boisson préparée pour les blessés, et, s'approchant du lit, doucement fit boire le meurtrier, le voleur de son fils.

Elle se retrouvait chrétienne.

La taille des diamants

Un industriel a inventé une nouvelle méthode pour la taille des diamants. Avec le nouveau procédé, le diamant aura quatre-vingts facettes et prendra une forme se rapprochant de la sphère.

On attache une grande importance économique à cette invention. On croit que l'industrie des polisseurs de diamants, en décadence depuis quelque temps, pourra reprendre un nouvel essor.

Le cuirassé "Maine".

Presse Associée—

New York, 12 juillet—Le cuirassé Maine, qui est en construction aux chantiers Cramps depuis le printemps de 1899, sera mis à l'épreuve au large des Delaware [illegible] mardi, dit une dépêche de Philadelphie au "Herald". L'épreuve aura lieu jeudi et le Maine sera ensuite amené au chantier de marine vendredi.

Le Maine mesure 388 pieds de long à la ligne de flottaison. Sa largeur extrême est de 72 pieds 2 pouces 1|2. Son tirant d'eau est de 23 pieds 10 pouces 1|4, et son déplacement de 12,500 tonnes.

EDOUARD VII

INTIME

Le prince qui devait être couronné ces jours derniers, écrit un correspondant de Londres, dans l'antique abbaye de Westminster, au milieu de la pompe la plus éclatante qui ait été évoquée sur la terre anglaise depuis le règne fastueux des Stuarts, et que l'opération d'appendicite a cloué dans son lit, est l'homme le plus populaire de son empire. On raconte qu'au lendemain de l'avènement de la république en France, un anarchiste fut dépêché à Londres par une société secrète pour s'assurer des sentiments du peuple britannique envers la famille royale. L'envoyé débarqua le jour même où un télégramme officiel de Windsor annonçait que le prince de Galles, alors atteint de fièvre typhoïde, était hors de danger. L'anarchiste se promena dans Londres, se mêla à la foule, interrogea, observa, et par le courrier du soir, écrivit:

"Le peuple est fou de joie et sera probablement ivre cette nuit. Il n'y a pas de chance pour une révolution dans ce pays, d'ici à cinquante ans".

Plus de trente ans se sont écoulés depuis. Aujourd'hui, le Prince est roi et doublement cher à son peuple, et l'anxiété que provoque sa maladie est plus grande encore qu'en 1870.

C'est que le roi d'Angleterre n'est pas seulement la plus haute représentation de la souveraineté nationale. Il est la parure du pays, il en est la joie, la noblesse et l'orgueil. On l'a placé si haut et dans une situation si particulière que rien ne peut l'atteindre, aucune surprise de la politique, aucun événement, aucun péril. Il n'est pas responsable. Tout se fait en son nom et rien ne se fait par lui. Le discours du trône est tantôt l'œuvre d'un cabinet conservateur et tantôt l'œuvre d'un cabinet libéral.

Il n'est donc pas nécessaire que ce discours reflète ses idées. Et c'est le Parlement qui fait les lois. Et ce sont ses ministres qui gouvernent. Mais c'est son Parlement, ce sont ses ministres, comme l'empire britannique est son empire et tous les habitants de cet empire ses sujets. Il a son armée, il a sa marine. Les peuples étrangers sont ses amis ou ses ennemis, puisque c'est en son nom que se déclare la guerre ou se conclut la paix. Et je n'ai pas à poursuivre plus loin cette exposition pour constater que, nominalement, il n'existe pas sur le globe de plus haut et plus puissant seigneur qu'Edouard VII, roi de Grande-Bretagne et d'Irlande, empereur-roi des possessions d'outre-mer, des Indes, défenseur de la foi.

Le peuple anglais, maître de ses destinées, l'a voulu ainsi. Et comme il aime assez ce qu'il fait, il vénère son Roi, symbole vivant de son orgueil et de sa volonté.

Les choses se présentant ainsi, un souverain n'a qu'à mettre un peu du sien pour devenir populaire. Edouard VII en a mis beaucoup. Un écrivain, historien de talent, nous disait hier, au club, que pendant quarante ans, sans en avoir l'air, le prince de Galles avait travaillé pour le Roi. Il récolte aujourd'hui le fruit de ce labeur. La remarque me paraît fort juste. Une sympathie si profonde et si générale que celle dont il jouit ni s'acquiert pas au bout d'un an de règne. Les racines ont des attaches plus lointaines. Et c'est très certainement la lente succession des années qui a établi entre Edouard VII et son peuple cette large et réconfortante confiance.

Au reste, très sagement, le Roi a continué le prince de Galles. Il est resté simple, courtois et gai. La reine Victoria, idole des générations du passé, était respectée et vénérée, placée très haut dans l'amour et l'estime de la nation comme une aïeule auguste et presque légendaire.

Le Roi avenant et cordial, semble plus près du peuple. Avec lui un rayon de soleil est monté jusqu'au trône. Il n'est pas de vraie popularité sans sourire, même chez les Saxons.

Une des plus sérieuses qualités d'Edouard VII, c'est le tact. Ce n'est pas seulement dans les relations mondaines que ce tact se manifeste, mais encore dans les sphères de la politique. Tout en se tenant sur les limites étroites du rôle qui lui est tracé par la Constitution, il a su, en plusieurs occasions, depuis son avènement au trône, exercer une sage influence sur les affaires publiques à l'extérieur comme à l'intérieur. On a parlé du rôle qu'il a joué dans la conclusion de la paix récente. Ce rôle a été plus considérable [illegible], je pense, généralement. Pour s'être exercé avec infiniment de discrétion, il n'a pas moins été constant.

Du roi d'Angleterre, nous ne connaissons jusqu'ici que ce que le prince de Galles a bien voulu nous montrer. George IV s'est donné beaucoup de mal toute sa vie pour se faire appeler le premier gentilhomme de l'Europe. Edouard VII l'a été en maintes circonstances, tout naturellement. Mais, séduit par ses qualités représentatives, on ne s'est pas aperçu qu'il était d'intelligence très vive et d'esprit orné. Il est à cet égard le digne fils de son père le prince Albert, qui fut pour lui un éducateur incomparable. Son séjour à Oxford, dans sa première jeunesse, lui a laissé mieux que des souvenirs. Il en a gardé le goût des lettres, et, s'il aime tant à voyager, c'est qu'il s'est aperçu que les voyages lui avaient beaucoup appris. Le passé l'a sollicité comme le présent, et s'il a eu la curiosité de visiter toutes les grandes villes des Etats-Unis, il est allé deux fois en Terre Sainte.

Mais il était prince. Il avait une suite. Et le côté représentatif a tout emporté. Il s'est laissé faire, bienveillant, car personne ne représente mieux que lui. Prince il l'est, éminemment, essentiellement.

Pendant quarante ans, il a régi la société anglaise, l'a dirigée selon ses goûts et ses aspirations, l'a façonnée de belles manières. Hors de la Cour royale, il avait sa Cour à lui, et cette Cour était peut-être la plus recherchée, car elle se distinguait de l'autre, purement officielle, par ce parfum d'élégance et de bonne compagnie qui ne s'acquiert pas. On était des amis du prince Galles, de son cercle, de ses dîners, de ses chasses et de ses voyages. Qui le recevait était à l'honneur, ce qui ne veut pas dire qu'il allait chez tout le monde. Il était ouvert, primesautier, d'une grande bonhomie; mais il détestait la familiarité. Un jour, à une vente de charité, une jeune étrangère de grande beauté et de grosse fortune réussit à obtenir que le Prince vînt prendre une tasse de thé à son buffet. Le prix de la tasse était fixé à un chiffre fort élevé. Au moment de servir le Prince, qui attendait, la jeune femme porta le breuvage à ses lèvres et, après avoir bu une gorgée, le lui offrit en disant dans le plus aimable sourire:

— Maintenant, monseigneur, c'est cinq guinées!

Le prince de Galles paya et, repoussant doucement la tasse, fit, tranquille:

—Maintenant, puis je avoir une tasse propre?

Il ne se contenta pas de se mêler à la société britannique et d'y briller. Il donna le ton à la mode, fut prophète en son pays, "arbiter elegantiarum," fit la fortune d'un nombre considérable de fournisseurs rien qu'en leur permettant de se recommander de lui. Mais il n'accordait cette faveur qu'à bon escient, sachant la valeur qu'il donnait ainsi à la marchandise et ne voulant tromper personne.

Le goût de l'élégance était inné chez lui. Il le développa, car, d'esprit alerte, il savait observer et profitait des circonstances les plus fortuites. Un soir, au théâtre, il est séduit par la coupe particulière d'un habit que porte sur la scène Fechter, le créateur, avec Mme Doche, de la "Dame aux Camélias." Armand Duval ne se doute pas que sa mise élégante a retenu l'attention du prince de Galles. A la chute du rideau, le comédien est appelé dans la loge du Prince, qui le félicite sur la vérité saisissante et la libre aisance de son jeu. Et, discrètement, comme sans y toucher:

— Vous êtes naturel jusque dans la façon de porter l'habit. Quel est donc votre tailleur?

—Un nommé Poole, monseigneur, qui sera très flatté que vous ayez daigné vous enquérir de son nom.

Et M. Poole devint le tailleur du prince de Galles. M. Poole s'ignorait lui-même. Le voilà célèbre. Il reste digne de la confiance du Prince, s'élève même dans son estime, car avec un flair peu ordinaire il a découvert dans son royal client un sens très vif de l'art de s'habiller. Poole coupe. Mais c'est au Prince qu'est dévolu le choix des étoffes. Et comme c'est le goût le plus sûr qui y préside, la société suit. Et la voilà mise avec élégance.

L'autre après-midi, au Derby d'Epsom, je regardais Edouard VII dans la tribune royale. Il portait toujours beau. La barbe, poivre et sel, est maintenant plus sel que poivre, et l'embonpoint des dernières années du prince de Galles a quelque peu augmenté. Mais c'est toujours le même charme attirant, la même simplicité cordiale, le même fleur de politesse. Le chapeau haut de forme, la redingote boutonnée, le pantalon de nuance discrète sur des chaussures vernies, ganté de clair, il est bien le premier gentilhomme du royaume. Et au rayonnement qu'il exerce autour de lui, j'ai compris que, en montant sur le trône, le Roi n'avait pas abdiqué la royauté particulière exercée pendant si longtemps par le prince de Galles.

[illegible]

C'est aux courses qu'il se montre le plus volontiers. Homme de tous les sports, le turf l'attire et le retient. Ses couleurs ont triomphé aux joutes nautiques de Cowes comme sur la piste d'Epsom et d'Ascot. Mais c'est à ces dernières victoires qu'il a été, paraît-il, le plus sensible. Il est avant tout homme de cheval. Les luttes hippiques ne sont-elles pas le sport national?

On dit que, dans son adolescence, la grosse question pour l'entourage du Prince fut de savoir comment il se comporterait à la chasse. Qui va vaillamment à la chasse va à la guerre, et il n'est pas plusieurs façons de manier le fusil. Le premier jour, à son arrivée, un vieux piqueur fut interrogé par le maître de céans, grand seigneur d'Angleterre, sur l'impression que lui faisait le jeune Prince.

—"Make a capital King, mylord—sits so well"! Fera un maître Roi, milord—il se tient si bien en selle!

Je n'ai jamais vu Edouard VII à cheval. Mais je l'ai vu, l'autre dimanche, se rendant dans le landau royal au "Te Deum" de Saint-Paul, en uniforme de feld-maréchal de l'armée anglaise, sous le chapeau à plumet, la poitrine barrée du cordon de la Jarretière. Il avait très grand air. Mais, dois-je l'avouer? c'est l'image du sportsman qui semble la mieux gravée dans mon souvenir, celle du Roi gentilhomme, et qui, je crois bien, sera celle qu'adoptera la légende. N'est-ce pas celle que l'on connaît à Paris?....

Paris! Paris dorera la légende d'Edouard VII plus tard, dans très longtemps, alors que le recul des années aura fait entrer la figure du Roi dans l'histoire. Et ce sera un rayon de gloire jeune et charmante, comme un sourire. Prince, il a aimé Paris et Paris le lui a rendu en ajoutant à sa popularité. On cite un joli mot de lui enfant, lors de sa première visite en France. C'était sous l'Empire. La reine Victoria et le prince consort étaient venus faire visite à Napoléon III. Au lendemain des réjouissances, au moment du départ inévitable, le petit Prince supplia l'Impératrice de lui permettre de rester.

—Mais vos parents ne voudront jamais se séparer de vous, monseigneur! dit la souveraine en riant. Comment feraient-ils sans vous?

—Oh! répondit l'enfant, cela n'a pas d'importance. J'ai tant de petits frères et de petites sœurs là bas, à Windsor, pour me remplacer!

Plus tard, homme mûr, accueilli en France avec une sympathie marquée, recherché, fêté, devenu Parisien, le mot lui fut rappelé par une comédienne célèbre, de sentiments royalistes.

—C'est maintenant que vous devriez rester chez nous monseigneur, vous rendriez la royauté populaire....

Le Prince sourit et comme s'excusant:

—Hélas! vous usez vos rois trop vite....

Roi il l'est et couronné il l'aurait été aujourd'hui si Dieu l'avait permis. Aujourd'hui, à travers le faste de Westminster, sous les voûtes illustres où dort tant de gloire, au milieu des pairs de son royaume et de ses vassaux d'outre-mer, venus en pompe pour lui offrir l'hommage de leur respect et de leur fidélité il aurait goûté toutes les joies de l'orgueil humain. Assis sur la pierre des Destinées, il aurait porté le collier de la Jarretière, qui lui vient de la reine Elisabeth, et tenu dans sa main le glaive d'Edouard le Confesseur. Sur sa tête se serait posée la couronne historique où brille, légendaire, le rubis que le Prince Noir reçut comme un hommage à sa vaillance et à sa gloire des mains du vieux roi de Castille. La pompe traditionnelle, unique dans les fastes modernes, aurait jailli éblouissante, transmise, exaltée par l'imagination des hommes, jusqu'aux confins du vaste empire britannique. Mais, si j'en crois un ami personnel du Roi, ce n'est pas cela qui l'aurait flatté le plus.

Au cours de la cérémonie, à un certain moment, l'archevêque de Cantorbéry, accompagné du lord chancelier, du grand chambellan, du lord grand connétable et du grand maréchal de la Cour, devait aller aux quatre angles de l'estrade royale et, s'adressant à la foule assemblée, devait dire par quatre fois:

"Messieurs, je vous présente ici le Roi Edouard, le Roi indubitable de ce royaume; voulez-vous lui rendre hommage."

L'assistance aurait répondu par quatre fois:

"Que Dieu protège le Roi!"

Et la vraie minute de joie pour Edouard VII aurait été celle-là, puisque ses sujets y auraient mis tout leur cœur.

—Car, conclut mon interlocuteur, il sait que nous l'aimons et que, depuis qu'il est en danger, nous l'adorons.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteille livrées à domicile.

Lord Roberts à vingt-cinq ans.

Une anecdote peu connue montre la décision et le sang-froid de l'officier à vingt cinq ans.

Le crépuscule tombait, on s'était battu tout le jour. Roberts, avec quelques hommes échappés au massacre, tentait de regagner le camp.

Soudain, au bord de la route, on aperçoit une forme humaine.

—Ami ou ennemi?

Malgré le danger d'une halte, le lieutenant s'avance. Il reconnaît un homme du "Bengal's" son régiment à lui. Le misérable, ivre de fatigue et de whisky, se soulève à moitié, puis retombe.

—Marche! ordonne Roberts.

L'homme répond en grommelant qu'il a sommeil. Le lieutenant prend à sa ceinture un revolver, et l'appuie sur le front de l'autre.

—Si dans une minute tu n'as pas repris rang au milieu de tes camarades, moi je t'envoie dormir au fond du fossé.

Les insurgés couvraient la plaine; le bruit d'une altercation pouvait tout perdre en leur révélant la trace de la petite troupe.

Cependant, pour conserver un traînard, le lieutenant n'avait pas hésité.

AU PANTHEON ANGLAIS.

Sait-on que Westminster, le Panthéon dont les Anglais sont si justement fiers, abrite la tombe d'un Français? Deux étrangers ont été admis à l'honneur de reposer près des grands hommes de l'Angleterre: l'un est Américain, c'est le poète Longfellow; l'autre est Saint-Evremond. Il s'était, dans sa jeunesse appliqué au métier des armes, et parvenu au grade de maréchal de camp, il pouvait prétendre à une grande fortune militaire quand, au lendemain de l'arrestation de Fouquet, on découvrit une lettre de lui trop spirituelle, surtout trop satirique, contre la paix des Pyrénées et la mémoire de Mazarin. Colbert, qui n'aimait pas Saint-Evremond, envenima la chose; Louis XIV condamna l'auteur à la Bastille. Prévenu à temps, celui-ci put s'enfuir en Hollande et, de là, gagner l'Angleterre où il trouva la plus généreuse des hospitalités. Nonseulement la noblesse se fit une fête d'accueillir ce Français que les grâces de son esprit avaient rendu célèbre; mais Charles II d'abord, Guillaume III ensuite lui donnèrent une pension et prirent à leur service le maréchal de camp. Saint-Evremond avait quarante-huit ans quand il arriva en Angleterre; il y mourut quarante-deux ans après, en 1703, sans que ce long exil lui eût arraché une plainte. Non pas qu'il eût oublié son pays. Ses innombrables lettres ne parlent que des Français et des choses de France—et on le voit, en toute occasion, empressé à servir sa patrie. Un nouvel ambassadeur arrive-t-il à Londres? C'est lui qui le renseigne, le guide, le présente; mais si l'ambassadeur, reconnaissant, implore pour lui la clémence royale, Saint-Evremond remercie, se retire et rentre dans sa tranquillité. Quand l'exilé eut soixante-seize ans, Louis XIV consentit à lui envoyer sa grâce; Saint-Evremond refusa d'en profiter. "Les Anglais, dit-il, sont habitués à ma loupe: les Français pourraient en rire." Il avait sévèrement blâmé Bussy d'être "revenu, après vingt ans d'exil, dans un état humilié, sans charge, sans emploi, sans considération parmi les courtisans, sans aucun sujet raisonnable de rien espérer". Et, de fait, Bussy s'était trouvé si malheureux à Versailles que, bientôt, il avait dû le quitter. Saint Evremond avait trop de sagesse pour commettre la même faute. Il acheva ses jours à Londres parmi ses amis et ses livres; et l'Angleterre, en lui ouvrant l'abbaye de Westminster, donna au maréchal de camp de Guillaume III une dernière marque d'estime.

La grotte de Stalden.

Une grotte, qui comptera parmi les plus belles d'Europe quand elle sera connue, vient d'être explorée pour la première fois en Suisse.

Son entrée est située près du village de Stalden, dans la vallée de Muotta, non loin de Schwytz, au pied du col de Pragel. Son exploration avait été tentée souvent; mais l'abondance des eaux, la raideur des pentes qui séparent les diverses salles, les écroulements y avaient fait obstacle jusqu'ici.

La "Neue Zürcher Zeitung" publie le récit du voyage de découvertes que viennent d'y accomplir quatre hardis alpinistes, MM. Arthur Wehrli de Bendlikon, Saxer, Zimmermann et Widmer-Osterwalder, de Zurich. Entrés dans la grotte le vendredi, munis de provisions pour huit jours, de 5,000 mètres de cordes, d'échelles et de lampes à acéty[illegible] ils n'en sont ressortis que le di[illegible] che suivant, à midi. Les villa[illegible] de Stalden se préparaient à [illegible] leur recherche, les croyant perdus.

Les explorateurs, de gouff[illegible] gouffre, de salle en salle, se [illegible] avancés jusqu'à 2,750 mètres de [illegible] tre. Ils ont trouvé, dans cet[illegible] connaissance de quarante-six be[illegible] une profusion de beautés natur[illegible] des salles admirablement déc[illegible] de stalactites et des torrents [illegible] terrains "assez puissants pour marcher des colories".

Ces résultats leur ont fait ou[illegible] les fatigues et les risques d'un[illegible] ploration qui n'était pas sans [illegible] ger.

DEPECHES Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEI[illegible]

La situation en Colombi[illegible]

Presse Associée—

New York, 12 juillet—Le gé[illegible] Vargas Santos, chef civil et [illegible] taire du parti libéral en révolu[illegible] naire en Colombie, est dans [illegible] ville et dit qu'il a reçu des [illegible] confirmant le rapport que les f[illegible] révolutionnaires du général [illegible] tillo ont battu les troupes [illegible] général Felines dans le dép[illegible] ment de Magdalena.

"Nous n'avons pas encore [illegible] donné la partie dans les dép[illegible] ments intérieurs" a-t-il dit, "et [illegible] pourrons tenir bon indéfini[illegible] car le parti libéral est très [illegible] breux en Colombie.

Il est vrai que notre plus g[illegible] armée est sur l'isthme, mais c'[illegible] le point stratégique. Nous so[illegible] virtuellement en possession de [illegible] thme, à l'exception, naturelle[illegible] de Colon et de Panama.

Nouvelle expérience.

Presse Associée—

New York, 12 juillet—Joh[illegible] Woodbury, commissaire du ne[illegible] ge des rues, en vue de découvr[illegible] microbes et d'en écarter la [illegible] autant que possible, a conçu [illegible] de photographier l'atmosphèr[illegible] circule dans les rues de New [illegible] Par ce moyen on espère que [illegible] partement arrivera à analy[illegible] finalement à régler la [illegible] l'atmosphère aussi complètem[illegible] aussi avantageusement qu'on [illegible] maintenant par l'eau.

Des plaques de gélatine [illegible] pied carré ont été installée[illegible] différentes parties de la vi[illegible] exposées comme des trappe[illegible] l'atmosphère et tout ce qu'ell[illegible] tient. Ces plaques ne sont p[illegible] cées dans une caméra, mais d[illegible] seulement servir à accumul[illegible] retenir tous les germes et [illegible] les parcelles de matières q[illegible] vont atteindre leur surface.

Quand une trappe a été [illegible] assez longtemps pour conten[illegible] provision suffisante de mol[illegible] elle est emportée dans un l[illegible] toire et soumise à un exame[illegible] croscopique. Tous les germ[illegible] couverts seront cultivés puis [illegible] graphiés.

Vengeance.

Presse Associée—

Portland, Oregon, 12 j[illegible] Dans un furieux désir de ve[illegible] pour des griefs réels ou im[illegible] res, A. L. Belding, un bar te[illegible] tué sa femme, sa belle-mèr[illegible] homme qui habitait la mais[illegible] mortellement blessé son be[illegible] Les victimes sont:

Mme A. L. Belding, sa [illegible] Mme L. Mc Creskeg, sa bell[illegible] et Frank Woodworth.

Belding ne vivait pas [illegible] femme depuis quelque te[illegible] était jaloux de Woodwort[illegible] soupçonnait d'être dans des [illegible] de grande intimité avec M[illegible] ding.

Etant allé à la résidence [illegible] hey, au coin des rues Cinqu[illegible] Flandes, où il s'est fait adm[illegible] a rencontré Woodworth d[illegible] couloir et tirant deux revol[illegible] s'est écrié: "Vous d'abord[illegible] sant feu pendant qu'il parlai[illegible]

Woodworth est tombé [illegible] mortellement blessé. Mme[illegible] ing s'est élancée sur son ma[illegible] elle a reçu une balle de cet [illegible] en fureur et ses parents o[illegible] même sort quand ils ont par[illegible]

Après avoir terminé so[illegible] sanguinaire Belding a q[illegible] maison et s'est rendu à la[illegible] Lorsqu'on lui a demandé l[illegible] de ce crime horrible il a simp[illegible] répondu: "Ces gens-là m'o[illegible] traité pendant des années et [illegible] fâché de ne les avoir pas tu[illegible] C'est une mauvaise race".

Mort de Mme Alexander [illegible]

Presse Associée—

Londres, 12 juillet—Mme [illegible] Alexander Hector, l'auteur [illegible] vait sous le nom de plume d[illegible] Alexander", est morte sub[illegible] à Londres jeudi dernier.

Mort de Uriale Whit[illegible]

Presse Associée—

New York, 12 juillet — [illegible] White qui a conçu l'idée d[illegible] dation de Ocean Grove, le [illegible] lieu de réunion méthodiste d[illegible] Jersey, est mort à Trenton.